

CHAPITRE PREMIER

Tends-moi la main

La règle était pourtant simple ...

Le combat ne peut se terminer que par la mise à mort de l'un des adversaires. Pas d'arrêt possible avant l'inéluctable vérité. Jalou se gagne par le sang ou ne se mérite pas.

Il était épuisé et couvert d'ecchymoses, peinant à reprendre sa respiration. Le Jeu des Fous portait bien son nom. Restait à savoir combien de temps il lui faudrait pour se relever. C'était un sacré gaillard, mais là ils s'étaient vraiment acharnés sur lui. Tout le monde l'observait dans cette arène pleine à craquer. Un vrai carnage. Pourtant, il en avait affronté jusque-là, il s'en était pris plein la gueule. Aucun répit depuis qu'il était entré sur l'autre rive. Il avait toujours résisté, s'était bien battu : un vrai chien enragé. Il avait même développé sa technique avec le vieux, il devenait plus agressif et vif. Pourtant cette fois-ci, il était mal en point. Il s'était fait défoncer le portrait. Le sang coulait le long de son visage, les doigts endoloris de s'être emmuré dans sa propre garde contre les assauts répétés des Squatteurs. Ils étaient partout ces enfoirés ! Impossible de s'en débarrasser : l'autre rive en était infestée. Chaque ruelle, chaque pont, chaque maison, chaque parcelle de décor. Et encore, sans parler des grandes villes, des supermarchés, et de tous les bons endroits qu'il avait connus avant. Les parcs, le square, sa piste cyclable préférée, son aire de jeux favorite. Saletés de bestioles. A dire qu'il y avait quelques jours encore, il se promenait là-bas avec elle. Comment auraient-ils pu deviner ce qui allait se passer ? Comment auraient-ils pu savoir qu'ils connaîtraient une vertigineuse descente aux enfers en un claquement de doigts ?

Erwan ne l'avait pas revue depuis. Elle s'était volatilisée. Disparue. Evanouie dans le brouillard. Ou plutôt non, c'était lui qui s'était complètement évanoui, à l'ouest. Effacé dans les profondeurs abyssales et obscures du labyrinthe de son esprit. Où avait-il réellement atterri ? Qui était ce colosse horrible qui l'avait tabassé quelques jours plus tôt ? Et où avait bien pu disparaître cette ... Bête ? Tout cela paraissait tellement ... irréel.

— Que se passe-t-il ? murmura-t-il.

Quand allait-il se réveiller enfin ?

— Reste à l'écart ...

Quand les Autres l'avaient embarqué avec eux, ils lui avaient formellement déconseillé de s'approcher des Squatteurs, des monstres sanguinaires et sans pitié. Une progression silencieuse au cœur du lac de feu.

— Step by step, lui répéta le capitaine.

De véritables machines de guerre : il lui fallait devenir un fantôme s'il ne voulait pas se faire repérer et emmener dans les limbes sombres de l'autre rive. Ces Autres avaient l'air terrifiés. Ils étaient sales, blessés, dénutris. Ils avaient vraiment l'air mal en point, une survie qui les accablait un peu plus chaque jour. Que pouvait bien être cette autre rive ?

Quand Erwan se réveilla péniblement, il avait l'impression que sa tête allait exploser. Sa mâchoire lui faisait un mal de chien, et un poids énorme écrasait son thorax et lui coupait la respiration. Il n'arrivait plus à bouger et avait l'impression qu'un camion lui était passé dessus. Il ouvrit les yeux lentement, ébloui par cette lumière aveuglante qui traversait le ciel. Il avait hâte de rentrer, s'enlever toutes ces merdes pleines de boue, se prendre un bon paracétamol et s'emmitoufler le plus vite possible sous la couette.

— C'est quoi cette lumière ? murmura Erwan, la gencive sanguinolente.

Il fronça les sourcils pour mieux observer le ciel. Il faisait sombre tout là-bas, il devait faire nuit.

— Où suis-je ? se répéta-t-il.

Il n'entendait rien, pas un bruit. Pas même sa propre voix. Quand il réussit enfin à remuer peu à peu les doigts, puis les mains qu'il plaça devant son visage, comme pour se confirmer qu'il ne rêvait pas une nouvelle fois. Où avait-il bien pu s'endormir ? Il ne se rappelait de rien, blackout. Le brouillard enveloppait tout son corps et toute son âme. Il se sentait lourd et nauséux, et se mit à parcourir les alentours de son regard vide, sans pouvoir encore bouger les jambes. Il était cloué au sol, comme pesant

mille tonnes. Il paraissait bien réel, ce cauchemar-ci : il ferma les yeux un instant pour se recentrer sur lui-même et prit une grande inspiration. Quand il les rouvrit, rien n'avait changé autour de lui.

— Allez mon gars, ressaisis-toi ! tenta-t-il de se convaincre.

Il refit cette même opération plusieurs fois d'affilé, en vain. Il avait mal, il avait chaud, il était bouillant et frigorifié en même temps. En fait, il ne savait plus trop ce qu'il ressentait, mais il était mal. D'une douleur atroce et indescriptible. Une larme se mit à couler le long de sa joue poussiéreuse. Mais comment avait-il pu se retrouver dans cet endroit ? Il ne se souvenait pourtant pas avoir bu, ni même avoir consommé de drogue. Quelqu'un en aurait mis dans sa boisson ? Impossible, il l'avait ouverte lui-même et l'avait toujours gardée sur lui ! Une sensation vertigineuse l'envahit soudainement et le fit vaciller.

Quand il ouvrit les yeux au bout de quelques instants, il était toujours allongé au sol, le corps trempé de cette boue noirâtre qui lui collait la peau. Il poussa un profond soupir en constatant qu'il était encore paralysé des jambes, quand il vit passer plusieurs ombres furtives. Son cœur s'accéléra brutalement, sa respiration devient plus bruyante, les poils de ses bras se dressèrent comme l'alerte d'un danger imminent qu'il fallait fuir au plus vite. Il sentait au plus profond de lui qu'il ne devait pas rester plus longtemps dans la place. Silence de mort. Il perçut alors dans les ténèbres du brouillard une couleur plus vive et ondulante. Comme un serpent d'étincelles qui avançait vers lui lentement mais sûrement. Son instinct lui demandait de courir le plus loin possible, mais ses jambes le figeaient aux racines de la Terre pour l'éternité. Alors, le serpent lumineux stoppa sa course lente et se mua soudainement en petit nuage de fumée se confondant au brouillard. Erwan décolla brusquement de sa flaque et fut violemment projeté dans les airs, pour s'écraser au sol quelques mètres plus loin. Ses oreilles sifflèrent d'un son aigu insupportable. Il s'imaginait déjà comptant les morceaux de sa cervelle qui seraient éparpillés autour de son corps déchiqueté. La douleur était tellement insupportable qu'il perdit de nouveau connaissance.

Quand il revient à lui, un homme se tenait debout face à lui, hurlant à tue-tête dans un charabia incompréhensible. Puis les sifflements reprirent dans ses oreilles, le sortant de sa torpeur.

— Eh mon gars, réveille-toi ! Il faut partir vite !

Erwan était collé au sol, alourdi par son enclume de tête.

— Ils vont arriver ! cria l'ombre massive qui le surplombait.

— Mais qu'est-ce que ... balbutia Erwan.

— Les gars, c'est un Naïf ! Amenez-moi vite une planche ! Ne t'inquiète pas : on va t'embarquer avec nous, on ne va pas te laisser là ... Bon, elle arrive cette planche ? pesta l'homme avec impatience.

— Oui capitaine, Karen arrive avec la planche ! Il faut vraiment que nous y allions chef, il en vient de partout à l'est !

— D'accord. On lève le camp au pas de course les gars ! Ne perdons pas de temps !

— Mais qu'est-ce qui ... se ... passe ? ... demanda Erwan, incrédule et encore sonné du souffle de l'explosion.

— Pas le temps, mec ! On t'expliquera plus tard. Tout ce qu'il faut que tu saches pour le moment, c'est qu'on est dans la merde et qu'il faut vraiment filer tout-de-suite ! Sinon, on va passer un sale quart d'heure ! tenta de déchiffrer Erwan de la bouche dudit capitaine.

Tout le monde s'agita et hurla à tout va. Les flammes dansèrent frénétiquement. Un vacarme assourdissant. Des explosions retentissaient presque sans discontinuer, et tout le monde paraissait sur le qui-vive, le regard effrayé du monstre annoncé.

— Tends-moi la main ! lui ordonna Karen.

Il ressentit alors une violente douleur dans le ventre quand elle le releva pour l'installer péniblement sur le brancard. Le reste de l'escouade aida la jeune femme à porter le corps mort du nouveau venu, l'allongèrent et se mirent à courir sans demander leur reste. Ils avancèrent à un galop rythmé, militaire et surentraîné, épuisés et en dette de sommeil. Le jeune homme ne pouvait lui que contempler avec effroi la tige d'acier plantée là dans son abdomen, que chaque secousse faisait s'enfoncer un peu plus profondément dans ses viscères.

Un déluge de feu s'abattit alors tout autour de lui, les mitrailleuses crachèrent leur millier de douilles dans un déferlement de violence qui obligea Erwan à se protéger les oreilles de ses mains craquelées et ensanglantées. Les soldats tirèrent dans tous les sens, pris au dépourvu et aveugles d'un ennemi qu'ils n'arrivaient pas à voir. Ils avancèrent tant bien que mal dans le brouillard, éclairés dans la nuit noire par les fusées de détresse que l'est envoyait régulièrement pour les rendre plus visibles encore. Le front semblait perdu pour l'armée des hommes.

— Ça chauffe ici ! Couvre-moi Karen, il faut absolument que tu ...

Mais le soldat n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'il décolla de plusieurs mètres dans des cris de douleurs et de souffrance inhumains, comme s'il rencontrait le diable en personne. Erwan croisa une dernière fois son regard effrayé et voulut se relever de la planche, mais ses jambes l'empêchaient toujours de bouger. Il sentit des ombres furtives se faufiler entre les soldats, et les observa se faire happer un par un sans pouvoir percevoir le moindre ennemi. Karen, le capitaine et un petit groupe de soldats bifurquèrent sur le sentier de gauche, quand le reste de la troupe prit à droite, et entrèrent dans une grotte sombre dissimulée derrière un rocher. Ils posèrent en toute hâte le brancard qui transportait Erwan et se placèrent de façon stratégique en position de tir, cachés derrière les parois humides de leur cachette éphémère. L'arme au poing, ils attendirent silencieusement le coup de grâce qui ne vint jamais. Seul au loin retentissait avec acharnement le déluge de feu des blindés, des chars d'assaut et des mitrailleuses, laissant présager le pire.

— Quelqu'un va-t-il m'expliquer enfin ce qu'il se passe ici ? insista Erwan, le souffle coupé par la douleur de la tige plantée et encore abasourdi par son violent réveil.

Tous les fusils d'assaut étaient braqués vers l'entrée de la grotte, immobiles et silencieux. Le capitaine tourna légèrement la tête vers le jeune homme et se mit à lui sourire tristement.

— Bienvenue sur l'autre rive, lui répondit-il.

Il étreignit avec plus de conviction encore la poignée de son arme chargée à bloc.

Le capitaine releva Erwan avec poigne, désireux de renforcer son esprit pour affronter ce Nouveau Monde qui l'a vu naître brutalement en pleine guerre folle. Le gamin était sonné, presque assommé par tous ces coups qu'il venait de recevoir. Comme un rituel de bienvenue, une intégration dans la violence la plus abjecte qui fera de lui un Autre. Mais le jeune homme ne savait ni provoquer, ni s'opposer, ni se battre. Il avait toujours préféré la culture et le développement intellectuel à l'entraînement physique : il en payait aujourd'hui les pots cassés. Mais le capitaine avait insisté, s'il voulait rester avec eux ... Plusieurs jours avaient passé depuis la grande Bataille des Champs. Elle resterait inscrite dans les livres d'Histoire ... à condition que l'un d'eux survive pour la raconter.

— Retiens cela, petit : les forts survivent, les faibles meurent. C'est comme cela, c'est un fait, répétait le capitaine.

Auparavant Erwan trouvait cette affirmation pathétique, mais il en était maintenant moins sûr ... Ils étaient toujours cachés dans cette grotte sombre et humide, se relayant le tour de garde pour se reposer pendant que d'autres tentaient une sortie pour espérer dénicher quelque chose à manger. Tout parut affreusement calme. Comme si le temps lui-même leur accordait un répit inespéré. Un piège mortel.

— C'est trop tranquille ... se murmura Karen, le fusil d'assaut en bandoulière et son pistolet Taurus à la ceinture.

Un sacré bout de femme. Et plus Erwan passait du temps avec le groupe, plus il en apprenait sur eux. Il se rendait compte qu'au-delà de leur look de mercenaires bourrus, ils présentaient bien plus de points communs avec lui qu'il ne l'aurait imaginé. A sa grande surprise, la plupart n'étaient même pas soldats avant la Grande Guerre : Tom était boulanger, Louis était chef de salle dans un restaurant étoilé (il ne se souvenait plus où, mais c'était ce qu'il répondait quand on lui demandait qui il était avant), Karim était comptable.

— Et toi Karen, d'où viens-tu ? Je veux dire, avant que tout ce merdier nous tombe dessus ? lui demanda Erwan.

Les autres soldats se croisèrent du regard et un silence gênant mit mal-à-l'aise le jeune homme, qui comprit que sa question était peut-être déplacée.

— Je te prie de m'excuser Karen, je ne voulais pas être indiscret. Oublie ma question.

— Non, pas de soucis. J'ai bien assez vu de cochonneries depuis l'Apocalypse pour ne plus avoir honte de mon ancienne vie. Tu vois l'ami, il y a des choses qu'on doit faire parfois pour subvenir aux besoins des siens. Une sorte d'instinct animal de survie en quelque sorte, pour protéger ceux qu'on aime. Aujourd'hui je n'ai plus honte, et je comprends que j'ai fait ce qu'il fallait : j'ai payé mes factures honnêtement, j'ai donné à manger à mon fils, je nous ai maintenus au chaud sous un toit, je lui ai appris à aimer, et à s'aimer malgré tout pour ce qu'il était.

— Pourquoi tu parles de lui au passé ?

— Il est mort.

Erwan était décontenancé par cette réponse si brutale et sans filtre. Comme si Karen était anesthésiée de tout sentiment. Il ne se laissa pas abattre pour autant et son naturel curieux revint au galop.

— Comment s'appelait ton fils ?

— Georges.

— Comment est-il mort ?

Le capitaine entra dans la pièce sombre, le Smith&Wesson bien rangé dans son étui, interrompant l'interrogatoire d'Erwan et soulageant Karen qu'il savait brisée par son histoire personnelle. D'ailleurs, personne ne savait grand-chose sur elle.

— Karen, c'est ton tour de garde, dit le capitaine à la jeune femme qui se faufila par la porte de sortie offerte. Tout va bien le Naïf ?

— Oui, ça va. Mais pourquoi m'appellez-vous le Naïf depuis l'attaque de l'autre jour ?

Le capitaine ne répondit pas et resta songeur, le regard vide.

— Vous vous connaissiez tous avant ce joyeux bordel ? rétorqua Erwan.

— Parce que tu trouves qu'il est joyeux toi, ce bordel ? intervint Tom d'un ton agacé.

— Non, enfin ... Ce n'est pas ce que je voulais dire ... Bien sûr que non. Je disais cela naïvement.

— Eh bien voilà, tu as compris pourquoi tu t'appelles le Naïf ! plaisanta Karim.

Louis restait en retrait de la conversation dans un coin de la grotte, pas très enclin à vouloir participer. Il ne réagit pas à la remarque de Karim.

— Personne ne se connaissait, avant que tout le monde ne perde quelqu'un dans cette satanée guerre des horreurs.

Tom s'adoucît et devint plus avenant envers Erwan, qui se remit d'aplomb devant la bande de mercenaires qu'il ne connaissait encore pas quelques jours plus tôt.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé, vous savez ?

Personne ne répondit. Tout le monde paraissait éviter la question. Comme s'ils fuyaient l'in vraisemblable vérité, l'impensable révélation.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Karen ? insista le détective privé.

Le groupe commença à s'agacer.

— Tu poses trop de questions : tu es certain de vouloir t'aventurer sur ce terrain pentu ? C'est risqué tu sais, d'en savoir trop, lança Louis qui émergea de ses pensées.

Ce dernier était un colosse tout en muscle, les cheveux coupés à ras, le profil type d'un militaire d'un ancien temps, comme provenant de l'ère soviétique d'avant la guerre froide. Une colonne de deux mètres de hauteur. D'ailleurs, Erwan lui trouvait un léger accent caucasien, sans vraiment réussir à bien l'identifier. Un type auquel il valait mieux ne pas trop se frotter, un grand gaillard fort et virile, mais qui avait l'air terriblement éprouvé par la vie. Un type qui n'avait plus grand-chose à perdre.

— Laisse-le Louis, le Naïf vient d'arriver, c'est normal qu'il pose des questions.

Le capitaine coupa court cette confrontation, même s'il s'en amusait bien.

— Quelqu'un peut me dire où je suis à la fin ! Comment ça se fait que je me réveille complètement drogué en plein champ de bataille ? s'énerva Erwan.

Le capitaine l'observa un instant. Le gamin avait encore très mal au ventre depuis que Karen lui avait retiré la pointe d'acier. Sa plaie saignait encore régulièrement malgré la cautérisation sauvage qu'il avait subie au tison incandescent. Une cicatrice durable qui lui rappellerait cette trouble période de sa vie, même s'il souhaiterait oublier tout cela dès que possible. Il ne devait pas trop bouger, afin que les berges puissent cicatriser plus facilement.

— Tu dois faire attention à ce que ta plaie ne s'infecte pas, lui répéta le capitaine. Parce que si elle s'infecte, nous ne pourrons plus rien pour toi. Nous n'aurons pas de quoi la désinfecter : pas d'antibiotiques, aucun médicament qui ne pourrait nous servir. Tu ne veux pas mourir, n'est-ce pas ?

Erwan pâlit à ces mots, lui que la vue du sang avait tant froissé dans une autre époque.

— Karen était avocate, reprit le capitaine. Une avocate respectée de la Cour, une dure à cuir. Celle qu'on ne fait pas chier, tu vois le genre ? La loi incarnée, celle qui ne pliait devant aucun obstacle, aucune tentation, aucune menace. Elle en a mis des raclures derrière les barreaux, crois-moi ! Des tarés de la pire espèce. Elle s'est battue viscéralement pour que le bon sens et la justice soient toujours respectés.

— Mais alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Son fils, Georges : il a déconné.

— Comment ça ?

— Un soir, il a picolé un peu trop ... beaucoup trop même. Il était un peu taré, celui-là. Enfin ... c'est ce qu'il se dit. Et un jour, en voulant rentrer chez lui, il a fauché toute une famille qui se promenait par là. Toute la famille : le père, la mère, les deux gosses. Les quatre malheureux sont morts sur le coup. Fin de partie. Et Georges lui, s'est pris un arbre. Ce con a quand même réussi à redémarrer, et il est parti comme un lâche.

— Mon dieu ...

— Ouais, comme tu dis. Mais les flics l'ont retrouvé parce que ce con avait perdu sa plaque d'immatriculation quand il a foncé dans l'arbre. Tellement bourré qu'il n'a pas vérifié son véhicule. Le pire, c'est que quand les flics sont venus le piquer dans son pieu, il ne se souvenait de rien. Blackout.

— C'est ignoble ! Et Karen, elle n'a pas supporté du coup ?

— Non, elle n'a pas supporté. Elle était tellement en colère, qu'elle a commencé à haïr son propre fils, jusqu'à le bannir totalement de son cœur.

— Qu'est devenu Georges après ça ?

— Elle l'a fait condamner : c'est elle qui a convaincu le tribunal de la sentence maximale. Et depuis elle ne l'a plus revu, plus jamais entendu parler de lui, et elle dit à tout le monde qu'il est mort. Plus facile à accepter, j'imagine.

— Il l'est vraiment ?

— Personne n'en sait rien. Nous ne l'avons jamais croisé sur l'autre rive. Et nous n'insistons pas : cela ne nous regarde pas. D'ailleurs, nous avons tous nos bagages, et personne n'est né de la dernière pluie, tu comprends ?

— En fait, à vrai dire, pas vraiment.

— Ça veut dire qu'à partir de maintenant, tu dois la fermer et arrêter de poser des questions à tout va. Laisse les démons de chacun dans leurs placards, parce qu'on a besoin de toute notre concentration sur le terrain. Tu piges ?

— Oui, ça va, j'ai compris.

— Parfait. Maintenant repose-toi, et pense à surveiller ta plaie le Naïf.